

mennais préparait un groupe de jeunes gens d'élite à la défense de l'Eglise. A ce moment, nul soupçon ne planait à l'extérieur sur le compte du grand homme ; le prêtre venait d'édifier le monde en paraissant ajouter l'éloquence de l'humilité au prestige du génie. Maurice pouvait écrire : " Nous n'avons tous qu'un but, la science de Dieu, la science catholique, mais nous y tendons par des chemins divers, accomplissant ainsi la grande loi de la variété dans l'unité... M. de Lamennais m'a jeté dans les langues modernes, et en même dans la philosophie catholique et l'histoire de la philosophie. Je crois que j'aurai plus de choses à te dire dans mon désert que dans le tourbillon parisien. Ici on ne perd pas une pensée ; là-bas, tout se perdait en évaporisations. L'imagination est libre de toute préoccupation extérieure, et le cœur et l'âme y gagnent beaucoup ; c'est vraiment ici qu'il faut veuir quand on veut se réfugier dans l'étude et dans le Seigneur. "

Au milieu de cette vie de travail et de piété, le jeune homme eut le courage d'une généreuse résolution. En moins d'une année, il avait triomphé de ses incertitudes, et, vers la fin de l'année 1833, au sortir d'une retraite de quelques jours, il s'affiliait par des vœux à la communauté de la Chênaie. Hélas ! il était écrit que Maurice n'aurait pas de repos assuré sur cette terre. Un mois à peine après sa profession, la tribu de la Chênaie se trouvait dispersée, et Mgr de Lesquen, évêque de Rennes, en transportait le

noviciat à Ploërmel sous la direction digne et sûre du frère de M. de Lamennais. Le génie avait sombré dans l'orgueil de l'homme. Maurice partit ; mais, en voyant se dresser devant lui les hauts murs de clôture de sa nouvelle résidence, il regretta la Chênaie comme son paradis perdu et pleura sur M. de Lamennais comme sur un père. " J'ai embrassé, s'écria-t-il en sanglotant, j'ai embrassé, pour le quitter, un homme que j'aime de cette affection ardente qui ne ressemble à nulle autre. Il m'a mené neuf mois durant, au bout desquels le fatal carrefour s'est rencontré. L'habitude de vivre avec lui faisait que je ne prenais pas garde à ce qui se passait dans mon âme ; mais, depuis que je ne le vois plus, j'y ai trouvé comme un grand déchirement. Je pleurerai sur lui et sur ceux qui lui font du mal. "

Le jeune homme ne put se décider à vivre dans sa nouvelle solitude ; il hésitait entre Paris et Cayla, quand la main de l'amitié le recueillit à la porte du cloître de Ploërmel pour le conduire au Val de l'Argueron. La famille de Guérin apprit avec anxiété que Maurice était de nouveau rejeté dans la lutte de la vie pour laquelle il était si peu fait. Trois années devaient se passer dans les plus vives douleurs. " Je crains, écrivait Eugénie en 1836, que Maurice n'ait pas encore ouvert les yeux. Il serait malheureux qu'avec ses bonnes qualités il tombât dans l'erreur. Celles de l'esprit sont fatales, plus dangereuses encore que celles du cœur. "

(à suivre)